

# JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,  
Rue de Lorraine, 13,  
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

Tous les ouvrages français et étrangers  
dont il est envoyé 2 exemplaires sont  
annoncés dans le journal.

PARAISANT LE DIMANCHE

## INSERTIONS :

Annonces . . . . . 25 Cent. la ligne  
Réclames . . . . . 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire,  
éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10.  
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.  
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1<sup>er</sup> et du 15 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

## ABONNEMENTS :

Un An . . . . . 12 Francs.  
Six Mois . . . . . 6 id.  
Trois Mois . . . . . 3 id.

Pour l'étranger les frais de poste en sus.

Monaco, le 8 Septembre 1867.

Le Prince a reçu au Château de Marchais deux lettres, par lesquelles S. M. le Roi François II notifie à S. A. S. le décès de S. M. la Reine Marie-Thérèse, veuve de S. M. Ferdinand II, Roi des Deux-Siciles et celui de S. A. R. le Comte de Caltagirone.

## NOUVELLES LOCALES.

On annonce de Florence que, lors de son récent séjour dans cette capitale, S. M. le Roi d'Italie a reçu en audience particulière M. le Comte Piccolomini, Consul Général de Monaco.

Le nombre des étrangers arrivés à Monaco du 1<sup>er</sup> au 31 août est de 4,852.

Jedi dernier, nous avons vu fonctionner à l'hôtel de Paris la nouvelle machine à fabriquer de la glace. Cette machine, installée par les soins de M. Folleté, peut donner cinquante kilos de glace par heure.

La montagne continue à opérer lentement une descente dans la tranchée de la Douane.

Nous avons eu, cette semaine, la curiosité de visiter ces terrains qui, pour se mouvoir d'une façon latente, n'en font pas moins de chemin chaque jour.

Ces terrains doivent être le résultat de quelque ancien éboulement. Ils se composent de blocs de rocher enfouis dans les terres, et reposent sur une couche argileuse inclinée vers la mer. C'est à cette argile, découverte dans le plafond de la tranchée, qu'on attribue le glissement des terrains.

Les effets de l'éboulement sont vraiment curieux à observer. Les champs d'oliviers sont sillonnés de crevasses larges et profondes et qui s'agrandissent chaque jour. En quelques endroits, le terrain a subi un affaissement de près de deux mètres, entraînant avec lui les arbres, les rochers, les murs de soutènement. Les crevasses les plus éloignées sont à environ cent mètres de l'axe de la tranchée, et on en rencontre sur un parcours longitudinal de cent cinquante mètres.

La largeur de la tranchée de la Douane était primitivement de plus de sept mètres. L'éboulement survenu l'a réduite sur plusieurs points à moins de quatre mètres. Cent cinquante ouvriers sont occupés à la déblayer, mais elle se remplit sans cesse; cette

tranchée ne ressemble guère au tonneau des Danaïdes.

Comme nous l'avons dit dans plusieurs de nos précédents numéros, la Compagnie a ordonné divers travaux de soutènement, mais il est difficile de calculer la force d'impulsion de tous ces terrains en déroute.

Les maçonneries faites aux deux extrémités de la tranchée paraissent, jusqu'à ce jour, réunir les conditions voulues de solidité; mais des murs de soutènement, des contreforts et éperons ont, en quelques endroits, cédé au mouvement des terrains qui les ont soulevés et détruits complètement.

On a dû renoncer à ce mode de construction qui était insuffisant pour lutter contre une aussi forte poussée, et on a projeté une galerie maçonnée. On construit donc un tunnel; on bâtit une montagne pour l'opposer à l'invasion d'une montagne.

La voûte en construction aura une épaisseur d'un mètre à la clef; le radier aura une forme circulaire et soixante centimètres d'épaisseur. L'épaisseur moyenne des piédroits est de deux mètres. Au-dessus de la voûte, on entassera assez de terre et de rochers pour que leur poids soit de force à équilibrer celui des terrains dominants.

Il est à souhaiter que ces grands travaux puissent être terminés avant la saison des grandes pluies qui, détrempeant les terrains, pourraient en accélérer le glissement, créer des difficultés nouvelles, et retarder la mise en circulation de la voie ferrée entre Nice et Monaco.

Il vient de paraître sur Monaco une fort spirituelle brochure; nous en reproduisons quelques passages.

Les journalistes de Paris, ces vaillants soldats d'un labeur quotidien, lorsqu'ils peuvent voler à la curiosité publique deux ou trois semaines de repos, où viennent-ils rêver?

— A Monaco.

Vous souvenez-vous du long défilé de l'armée littéraire qui, depuis trois ans, a paradé à Monaco?

Toute la presse parisienne est venue pour goûter le doux *sur niente*; puis l'imagination, éclairée par le radieux soleil de ce pays béni, reprenait ses droits. Il ne leur suffisait pas à ces *greffiers du public* d'admirer, de jouir, de se reposer; leurs plaisirs, leurs jouissances, leurs sensations, leurs impressions ne leur appartenaient pas: ils étaient obligés de servir à leurs lecteurs assésmentés les fusées de leur style.

Le feu d'artifice a été tiré dans tous les journaux de Paris.

Je ne connais pas une seule contrée qui ait fait

dépenser autant d'encre aux écrivains. L'Europe s'occupe de la Principauté, respecte son indépendance, protège son autonomie et envie le sort des habitants de ce pays fortement critiqué, parce que... parce que l'on ne discute que les œuvres d'art dignes d'attention. L'esprit d'analyse n'a-t-il pas dépeuplé le ciel; pourquoi ne pas discuter l'Eden? le Paradis de Monaco, battu en brèche par la mer bleue et par les coups de plume des moralistes grincheux, se contente de rester toujours un Paradis.

— Ce moyen de défense en vaut bien un autre.

Pour aujourd'hui je veux parler de l'établissement des bains, de l'hôtel de Paris et de l'hôtel du Prince Albert.

Etablissement des bains n'est pas une locution vide de sens à Monaco. La baie est encaissée entre deux blocs de rochers, à droite et à gauche; au fond, du côté de la terre, une série de pavillons élégants ouvrant sur une galerie spacieuse et bien abritée; à l'horizon, la mer, la vaste mer.

Arrivé à l'établissement des bains, vous avez à droite Monaco et le manoir des Grimaldi; à gauche, la ville nouvelle, Monte Carlo.

J'éprouve le besoin de ne pas faire de description; ma paresse trouve son compte dans mon impuissance. Je vais énumérer comme un commissaire-priseur. L'établissement des bains est aussi confortable que possible; tous les secrets de l'hydrothérapie, toutes les fantaisies de l'hydropathie y sont connus. Un excellent médecin, M. le Docteur Gillebert Dhercourt, dirige l'établissement en hiver... Car, imaginez-vous, lecteur, que la mode n'a encore constitué Monaco qu'à l'état de station hivernale.

Laissez de côté ces vains préjugés; venez avec moi prendre un bain de mer: une plage merveilleuse, tapissée de sable fin, cent mètres de parcours sans perdre pied, un soleil blond qui semble s'amollir en venant caresser la mer d'azur; une société nombreuse élégante et choisie, une réunion de hardis nageurs, des nageuses qui par leurs gracieux ébats font rêver aux ondines, aux néréides et autres fées aquatiques: tel est le spectacle qui vous attend, si vous venez à Monaco, pendant l'été ou le printemps.

Ne prenez pas l'almanach pour fixer l'époque de votre excursion: à Monaco, le printemps dure treize mois par an.

Vous êtes resté une heure au bain; l'appétit vous gagne: écoutez mon conseil, gagnez à pied le plateau de Monte Carlo; réservez pour ce soir la visite des jardins qui entourent le Casino.

Appuyez à gauche: HOTEL DE PARIS! C'est là que je voulais vous conduire. Vous avez une vague idée de ce que l'on appelle un bon dîner; le bain, la marche, l'air vif de la mer vous font un devoir d'écouter les conseils de votre estomac, ne craignez rien: l'hôtel de Paris vous ouvre les portes de sa salle à manger.

Et quelle salle à manger! Mettons un frein à notre

enthousiasme, et réservons nos éloges : eh bien ! non, je veux admirer à ma fantaisie. L'hôtel de Paris est, de Marseille à Gènes, le seul hôtel où l'on trouve une table convenable et confortable. Cet hôtel relève du Casino et est dirigé par M. Folleté, ex-chef du Grand Hôtel, à Paris. Gourmets, saluez !

On ferait un volume de tous les articles qui à Paris ont célébré la gloire du moderne Vatel. Mais on fait un excellent dîner, à Monaco, en chargeant M. Folleté de rédiger le menu. Ce n'est pas lui qui jamais se tuerait parce que la marée arriverait en retard : il l'inventerait. A propos de marée, il y a certain lan-gouste à l'américaine, *sauce Folleté*, que je vous recommande, ou plutôt qui se recommande d'elle-même !

Bonne chère, vins généreux, cafés exquis, cigares choisis, de la musique, des fleurs, des gerbes d'eau, des flots de lumières, vous avez toutes ces jouissances, à portée de vos sens, sur la terrasse de l'hôtel de Paris.

La maison est agréable; le chef de l'établissement a une foule de choses de *great attraction*, nous y reviendrons.

La nouvelle ville ne pouvait pas être seule à jouir des avantages d'un hôtel de premier ordre.

L'administration du Casino l'a bien compris : aussi, à Monaco, vis-à-vis le palais des Grimaldi, va s'ouvrir l'HOTEL DU PRINCE ALBERT, sous l'habile direction de M. Rey. Admirablement situé, éloigné du bruit, à proximité d'une magnifique promenade qui entoure la ville d'une enceinte de fleurs, cet hôtel était nécessaire, et M. Rey a bien fait de le créer. Nous sommes certains que le succès le récompensera de son initiative. Il ne néglige rien pour l'ornementation et le confort de son hôtel, et nous savons qu'il tient à ce que la cave soit aussi bien meublée que la salle à manger.

On parle de l'ouverture prochaine d'un élégant café, en regard de l'hôtel de Paris, à droite du Casino.

Mais, en attendant, la vieille ville a donné l'exemple : sur la promenade St-Martin, M. Victor Lefranc a installé le CAFÉ DE LA VILLE, une bonbonnière où les deux chefs de l'établissement servent d'excellentes consommations à de nombreux clients, heureux de trouver un charmant centre de réunion.

Que dites-vous de ce charmant pays ? Ne trouvez-vous pas que le Souverain de cette petite Principauté est un heureux mortel, puisqu'il règne sur des heureux ?

#### CHRONIQUE DU LITTORAL.

On lit dans le *Journal de Nice* :

##### DE L'UNIFICATION DES MONNAIES.

Un comité international pour l'unification des monnaies s'est réuni à Paris, à l'occasion de l'Exposition universelle, et ses travaux font espérer l'adoption d'un système monétaire uniforme à la presque totalité des peuples de l'Europe.

On n'a pas besoin de faire ressortir les inconvénients de la diversité de ces moyens d'échange et les avantages évidents qui résulteraient pour les transactions commerciales de la réforme proposée. Mais elle ne peut s'accomplir qu'à la condition qu'un grand nombre de peuples abandonne les instruments de trafic qui leur sont habituels, ce qui ne peut être exigé d'eux que si l'on parvient à leur faire adopter des bases nouvelles, aussi simples que possible.

C'est ce qui a été l'objet principal des études du comité. Il a considéré que le premier pas à faire dans cette voie était la fixation d'une unité d'émission, qu'il propose de déterminer au titre de neuf dixièmes ; il a ensuite sollicité l'égalité de valeur des pièces d'or en circulation dans les différents pays, afin d'établir entre tous les systèmes un point de

contact commun. Les monnaies non fractionnaires s'emploient surtout pour le négoce international, le calcul des prix des marchandises et les cours des effets de commerce ; ce sont elles qui doivent par conséquent servir de base, et le comité est tombé d'accord que la série actuelle des monnaies d'or françaises est le meilleur étalon à adopter.

Le système monétaire d'or français est facile à assimiler à un grand nombre d'unités monétaires étrangères et cette assimilation est déjà opérée par plusieurs Etats de l'Europe. Le comité recommande donc la pièce d'or de 5 francs, comme facteur commun, et engage les gouvernements adhérents à ne frapper de pièces d'or que de 5 francs ou des multiples de 5 francs.

Cette réforme adoptée, il n'y aura plus de difficulté à ce que les gouvernements attribuent le cours légal aux monnaies frappées par chacun d'eux en conformité avec le système convenu.

L'or serait donc le seul étalon reconnu, comme c'est aussi le métal le plus portatif; le métal international par excellence, puisqu'il se prête le mieux aux transactions et aux transports. Les monnaies d'argent n'auraient plus que le caractère d'appoint.

Le comité a encore tranché une autre question, qui a son importance; il a décidé que les pièces monétaires doivent avoir la même dimension et la même empreinte dans tous les pays; les effigies et emblèmes de chaque gouvernement pourraient seuls différer. Il y aurait du reste, à prendre les mesures convenables pour assurer le contrôle et l'intégrité des monnaies de l'Union.

Tel est le résumé des travaux de la commission, exposés dans un rapport de M. le baron de Nock, conseiller intime de l'empereur d'Autriche, membre de la Chambre des seigneurs. Il ne reste plus qu'à appliquer les solutions pratiques indiquées dans cet intéressant Mémoire.

V. DE COURMANCEUL.

Par suite de l'union monétaire pour les pièces d'or qui vient d'être arrêté en principe entre la France et l'Autriche, une pièce va être ajoutée aux monnaies actuellement frappées en France, celle de 25 francs. Elle aura un diamètre de 24 millimètres, et sera le trait d'union principal de la monnaie française et de la monnaie autrichienne, puisqu'elle représentera à la fois 25 francs et 10 florins d'Autriche. Cette nouvelle pièce de 25 fr. offrira en même temps l'avantage d'une *imite* à l'Angleterre et aux Etats-Unis, dont le « souverain » et la pièce de 5 dollars représentent à très peu de chose près la même valeur. Elle n'est donc pas seulement un trait d'union avec l'Autriche, mais encore une pierre d'attente pour l'accession future de la Grande Bretagne et des Etats-Unis à notre union monétaire.

On lit dans le *Courrier de Marseille* l'avis suivant :

« Les dernières dépêches officielles constatent la disparition presque complète du choléra à Tunis et sa diminution à Livourne et à Gènes.

« En raison de la manifestation de l'épidémie sur quelques personnes émigrées de Rome à Naples, nonobstant la délivrance en cette ville de patentes nettes, ces provenances sont soumises aux mesures sanitaires dans le port de Frioul.

« Ce matin, 12 navires, dont 5 à vapeur et 143 passagers sont en quarantaine au Lazaret. Aucun soupçon cholérique n'a été constaté sur aucun des arrivages.

« La santé publique non seulement à Marseille, mais dans tout le département, continue à être excellente.

\* Marseille, 1<sup>er</sup> septembre 1867.

Le préfet des Bouches-du-Rhône,  
LÉVERT.

#### GERBE PARISIENNE.

La lutte et les lutteurs sont à la mode ; le goût français devient décidément brutal ; une féerie ne peut avoir du succès qu'à la condition que l'on y verra Batty un peu dévoré par ses lions. Et nous critiquons les Espagnols et leurs courses de taureaux ! Cependant M. Jules Clarétie a consacré aux lutteurs quelques lignes très savantes, très éloquentes, et je ne résiste pas au plaisir de les reproduire :

L'arène Le Peletier est bien le seul spectacle qui ait fait parler de lui, cette semaine. L'Homme-masqué a partagé avec le zouave Jacob l'attention des désœuvrés.

La lutte redevient en faveur, dirait-on, auprès des Parisiens. Ces vigneurs franches plaisent à nos anémies. Depuis la fermeture de la salle Montesquieu, on n'avait point lutté, je crois, publiquement, et c'est au mois de février dernier que le gymnase Paz a remis les lutteurs à l'ordre du jour. On y voyait Béranger, Bônnet, Alfred, on y entendait Rossignol-Rollin, l'annoncier, qui a élevé l'art de l'affiche jusqu'au sublime et qui imprimait une fois, en province, cet étonnant avis : « On luttera sur un tapis appartenant à l'administration ! » Le Casino, puis l'Arène Athlétique, devaient hériter du Grand-Gymnase. Cette arène, construite en hâte, sorte de grange élégante, avec gradins rembourrés de cuir, rappelle assez bien les petits cirques romains, avec cette différence que le toit y remplace le velum.

Les luttés dans notre Midi, luttés en plein air, sous la lumière crue, ont un tout autre caractère que ces luttés parisiennes éclairées au gaz ; mais il ne faut pas trop exiger. Ces soirées sont fort intéressantes et très suivies. Les amateurs, en effet, se passionnent, adoptent tel ou tel athlète, le soutiennent, rayonnent de sa victoire, ou grimacent de sa défaite. Il faut entendre les cris, les trépignements, les clameurs de cette foule.

Les fauves instincts, allumés par ce spectacle de la force vaillamment déployée, mettent le feu aux poudres. On descendrait, pour un peu, dans l'arène, et l'on défendrait son avis en champ clos. Est-ce à dire que le spectacle soit brutal, et dirai-je immoral ? Au contraire. Ce courroux s'apaise bientôt, et l'on sort de là, raffermi et comme plus robuste. Puis, faut-il le dire ? ce qui fait l'attrait de ces représentations, c'est que la passion n'y est point consignée au contrôle, c'est que le spectateur y joue son rôle, y jette son vote, applaudit ou proteste à son gré, et n'est point rivé à sa stalle — comme dans nos théâtres, — par les conventions ou le sergent de ville.

C'est là, dans cette arène, à deux pas de Notre-Dame-de-Lorette, qu'un soir de la semaine passée, l'Homme-masqué a fait son apparition.

Cet Homme-masqué, héros anonyme des soirées du Cirque Le Peletier a fort intrigué les curieux, et je m'étonne qu'avec cette effroyable quantité de petites informations dont on nous accable, personne n'ait encore imprimé le nom exact de ce lutteur. Les uns prétendent que c'est un photographe bien connu, d'autres affirment que c'est Triat lui-même, le directeur du Gymnase, d'autres croient bien avoir reconnu M. Pertuiset, le tueur de lions, qui organise justement, à cette scène même, des chasses pour l'Algérie ; d'autres, enfin, parlent d'un gentilhomme du Midi, qui se plaisait à montrer sa force dans les *romérages* provençaux et les arènes de Nîmes. Je crois peu, pour ma part, à Hercule couronné d'un tortil de baron.

L'auteur des *Fleurs du mal*, Charles Baudelaire, vient de mourir.

Je trouve dans la *Presse* quelques détails intéressants sur sa manière de vivre.

Baudelaire se rendait auprès de sa mère qui habitait Honfleur, dans ses moments de découragement et ses désirs de retraite ; et pour être plus près de ce naturel refuge, il avait élu domicile rue d'Amsterdam, à l'hôtel de Dieppe, où il occupait une petite chambre de soixante francs par mois.

De là, il s'échappait au premier caprice et montait en wagon pour retrouver à Honfleur l'existence maternelle et toute la réserve de livres, d'objets d'art et de curiosité, de dessins et de souvenirs de voyage qu'il y avait laissés.

Une modeste pension de trois cents francs par mois, qui lui avait été attribuée par décision d'un conseil judiciaire, était versée au maître d'hôtel et servait à payer toute la dépense de Baudelaire, jusqu'à ses voitures et ses cigares.

Son travail subvenait à ses plaisirs.

Il produisait peu, et ses articles ou ses poésies étaient recherchés par les journaux et les revues. Il ciselait son style avec une conscience voluptueuse, et se décidait à regret à donner la dernière épreuve, qu'il retouchait curieusement, penché sur le pupitre chinois incrusté de nacre qui ornait son logis d'hôtel.

Baudelaire vantait un jour, devant plusieurs de ses amis, l'économie de sa ménagère :

— Une perle ! disait-il.

Une voiture passe, et ses amis lui montrent ce parangon de vertu, étendu sur les coussins, et de rire !

— C'est tout simple, dit Baudelaire, elle aura pris une voiture pour se rendre à la station d'omnibus.

Baudelaire s'était fait dans les lettres une place à part; son talent fut une exception. La lecture de ses poésies laisse trop souvent une impression triste et décourageante, mais son style est remarquable pour la pureté et la précision. Outre *les Fleurs du mal*, il a publié *les Paradis artificiels* et une remarquable traduction des nouvelles extraordinaires et bizarres d'Edgard Poë. Il existe entre l'auteur américain et son traducteur français une étroite parenté littéraire, et nul mieux que Baudelaire ne pouvait traduire en notre langue ces contes effrayants où le réel touche au fantastique. On voit que l'œuvre du poète est peu considérable, mais elle est sérieuse; c'est une œuvre d'artiste complètement absorbé par l'amour de son art.

REVUE LITTÉRAIRE.

VOYAGE A TUNIS, par M. LÉON MICHEL. (\*)

M. Léon Michel a, au plus haut degré, l'instinct du voyage, instinct très-rare en littérature, et qui ne consiste pas seulement dans l'humeur vagabonde, mais bien dans le don de voir. Cela semble aisé, ouvrir les yeux, regarder devant soi, et raconter ce qu'on a vu. Mais la plupart des yeux sont comme les miroirs et ne conservent pas les images réfléchies. Le monde des formes et des couleurs est fermé pour bien des gens, d'ailleurs pleins de savoir, de talent et d'esprit. Il faut aussi saisir au vol le détail caractéristique, être frappé des différences, et surtout se soumettre à la nature des pays que l'on visite. Selon nous, le voyageur ne doit critiquer que lorsqu'il est de retour. Tant qu'il est en route, son affaire principale consiste à contempler la terre, le ciel, les monuments, la végétation, les habitants, les costumes et les mœurs de la région qu'il explore. Il faut qu'il se laisse imprégner par l'atmosphère ambiante, qu'il oublie en quelque sorte sa nationalité, et tâche, pendant quelques semaines ou quelques mois, de vivre autant que possible avec les indigènes, acceptant leur cuisine, leurs besoins, leur manière de fumer, de se divertir, de se transporter d'un endroit à un autre; partageant même, en apparence du moins, leurs préjugés et leurs superstitions, car rien n'est plus ennuyeux que les esprits forts qui rient du mauvais œil et des mains préservatrices appliquées sur la chaux des murailles, tandis que peut-être ils n'osent pas s'asseoir à une table de treize couverts. Les infatués de civilisation sont aussi bien intolérables dans leurs dédains pour ce qu'ils appellent la Barbarie. A les voir près d'un Arabe drapé dans ses

burnous et ses haïks, on ne se douterait pas que ce sont eux qui représentent le progrès.

L'auteur du *Voyage à Tunis* n'est pas de ceux-là. Quoiqu'il soit aussi au courant mieux que personne des choses modernes et qu'il professe pour elles l'estime qu'elles méritent, il possède le sentiment de l'exotisme et n'est point choqué de trouver sur l'autre bord de la Méditerranée une ville qui ne ressemble pas à Paris, et c'est précisément cette dissemblance qui le charme. Il ne souhaite pas, bien que ce soit une belle rue, voir les arcades de la rue de Rivoli se prolonger jusqu'aux confins de l'univers.

Lorsque le livre s'ouvre, après une dédicace arabe dont le sens nous échappe, mais qui fait rêver par son mystère comme les inscriptions de l'Alhambra et donne de la couleur locale au volume, le bateau à vapeur sur la houle longue et molle se balance en vue de Stora. Le bateau de la santé vogue à toutes rames vers le pyroscaphe à Fancre. Nous avons retrouvé là une de nos plus vives impressions d'Alger. Quand nous vîmes ce canot, manœuvré par des nègres en échelias rouges et en chemises blanches, il nous sembla que, du fond d'un rêve, l'Orient venait à notre rencontre.

Dès les premiers mots on sent la vérité du dessin et de la couleur. M. Léon Michel, n'est pas un de ces voyageurs vagues qui traversent des sites enchanteurs, contemplent des palais magnifiques, s'assoient sous des colonnades orgueilleuses. — Il suffit, pour juger de sa manière qui transporte dans le style les procédés de Decamps, de Marillat et d'Eugène Delacroix, de lire le passage sur le marché de Philippeville. Le trait est net; la couleur éclatante et chaude, et le premier éblouissement de la lumière africaine y est rendu avec cette ardeur naïve qui est comme la jeunesse du voyage. Les Arabes sous la nonchalance majestueuse du burnous, les Maltais aux cheveux frisés et aux longs bonnets de laine, les nègres badigeonneurs, drapés et constellés de blanc, les Moresques voilées par le yachmack et le feredgé, ce domino, de la rue qui garde mieux son secret que le domino de l'Opéra, le cavalier du Maghzen poussant à travers la foule son cheval ardent et maigre, et surtout le chameau balançant son long col comme ces oiseaux de bois dont s'amuse les enfants, sont esquissés d'une main fidèle et hardie.

Rien de plus charmant comme ragoût et petillement de couleur que ces tas de fruits et de légumes indigènes : figues de Barbarie, tomates, piments, citrouilles d'Alger et pastèques « à la chair rose tigrée de noir », raisins aux grains recourbés comme des doigts de fiancée, couscoussou dans des sébiles de bois; mais c'est trop nous attarder à ces détails qui semblent frivoles aux hommes graves, et qui pourtant donnent la sensation d'être en Afrique sur le marché de Philippeville, et non à Paris sur le marché Saint-Honoré. Arrivons tout de suite à Tunis sur les pas de M. Léon Michel. Les collines qui bordent le rivage, à mesure que le steamer s'avance vers l'Orient, perdent leur verdure, se dénudent et s'effritent au soleil. Le cap punique apparaît, et sur la plage au loin, avec l'aide de la lorgnette, on distingue ce qui reste de Carthage, « quelques tronçons de colonnes marmoréennes que le flot a noircis, quelques débris de chapiteaux, un pan de muraille inclinée, cinq ou six cavernes peu profondes; voilà tout Carthage. » Hélas! le vœu de Caton, *Delenda est Carthago*, a été trop exactement rempli. La Carthage punique, celle qu'a si brillamment ressuscitée Gustave Flaubert dans *Salammbô*, a disparu, et la Carthage romaine superposée à l'autre n'a guère laissé de traces. Toutes les barbaries pendant des siècles ont puisé des matériaux dans cette carrière à ciel ouvert. La perspective est dominée par la chapelle élevée sur l'emplacement où mourut saint Louis, très-vénéré des musulmans, qui croient que, peu de temps avant sa mort, le pieux roi des Francs se convertit à l'islamisme.

Mais voici le fort de la Goulette, redoutable et farouche défense due, il est vrai, aux Espagnols, mais dont l'aspect est assez oriental pour ne pas contrarier l'effet pittoresque. Ce n'est pas sans raison que Tunis

est nommée El Chattrah (la bien gardée). Le navire s'arrête au large dans la rade, et au fond du golfe la ville apparaît au bord de la mer bleue comme une dentelure d'argent. Il s'agit d'y arriver. Sur le pont du navire se trémoussait un personnage bizarre, de physionomie grotesque et avenante, moitié drogman, moitié cicerone, un peu domestique, parlant à peu près toutes les langues, assommant et fort utile et même indispensable, du nom de Karoubi. Ce fut lui qui se chargea de piloter le nouveau venu, et malgré son horreur des guides, M. Léon Michel fut obligé de l'accepter. A voir le livre de Tunis si bien rempli et si bien renseigné, on doit croire qu'El-Karoubi ne s'était pas trop vanté.

Une fois engagé dans ce blanc dédale, où les maisons semblent tourner le dos à la rue, ne montrant que d'étroites ouvertures grillées ou des portes basses étoilées symétriquement de clous, M. Léon Michel ouvre son album de croquis, et ne laisse pas passer une figure originale sans la noter. Il s'assoit sur la natte des cafés, pénétrant dans les souks où se tiennent les marchands accroupis et rêveurs, que la pratique semble toujours déranger; il visite les échoppes et les palais, rencontre au tournant d'un carrefour une procession d'issanous, assiste à une noce juive, qu'il a peinte d'une aussi belle couleur que la *Noce juive* de Delacroix, voit danser les almées, écoute les joueurs de rebab et de tarbouka, visite les hauts fonctionnaires européens et musulmans dans leurs fraîches retraites et leurs kiosques aux colonnettes de marbre, aux revêtements d'azulejas, aux coupoles ouvragées comme des gâteaux d'abeille, raconte sur la vie de la femme en Orient ce que peut en dire un voyageur qui s'interdit scrupuleusement toute hablerie romanesque, décrit les costumes, n'oublie aucune singularité pittoresque; mais en même temps il étudie l'infiltration des idées modernes dans ce vieil Orient qu'on réputait immobile, il dit les améliorations qu'on voit se succéder chaque jour, le progrès évident des mœurs, l'absence du fanatisme, la tolérance poussée jusqu'où elle peut s'étendre, et ce livre tout éclatant, tout coloré, tout brodé d'or et de paillettes, où l'on trouverait les meilleurs renseignements pour la mise en scène d'une féerie tirée des *Mille et une Nuits*, se termine pratiquement et philosophiquement par une traduction de la charte tunisienne, charte libérale, à laquelle on doit rapporter les améliorations qu'on remarque dans le pays.

THÉOPHILE GAUTIER.

HYACINTHE GISCARD, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 31 Août au 6 Septembre 1867.

St-RAPHAEL.	b. N.-D. de la Rose,	italien,	c. Dezeriga,	corail
ID.	b. Louise,	id.	c. Zerego,	id.
NICE.	b. Conception,	id.	c. Rosciano,	sur lest
ID.	b. Apollonie,	id.	c. Cleri,	m. d.
ID.	b. Conception,	id.	c. Rocca,	id.
VILLEFRANCHE.	b. la Félicité,	id.	c. Ughès,	id.
NICE.	b. v. Charles III,	national,	c. Ricci,	id.
CASSIS.	b. Jeune André,	français,	c. Palmeri,	chaux
MENTON.	b. N.-D. du Bon Conseil,	id.	c. Fornari,	s. lest
MARSEILLE.	b. Jeune Baptistine,	id.	c. Challot,	briques
GOLFE JUAN.	b. Marie et Claire,	id.	c. Julien,	sable
ID.	b. Volonté de Dieu,	id.	c. Davin,	id.
NICE.	b. v. Charles III,	national,	c. Ricci,	sur lest
LIVOURNE.	b. Jeune Elvire,	italien,	c. Benza,	m. d.
NICE.	b. v. Charles III,	national,	c. Ricci,	id.
MARSEILLE.	b. St-Vincent,	français,	c. Olcese,	briques
GOLFE JUAN.	b. Marin,	id.	c. Arnulf,	sable
ID.	b. Eceline,	id.	c. Gabriel,	id.
ID.	b. St-Jean,	id.	c. Barralis,	id.
MENTON.	b. Deux Cousins,	id.	c. Mayan,	s. lest
VILLEFRANCHE.	b. St-Michel,	id.	c. I-oard,	chaux
NICE.	b. v. Charles III,	national,	c. Ricci,	m. d.
FINALE.	b. N.-D. de l'Eau Sainte,	italien,	c. Valgelata,	charbon
NICE.	b. v. Charles III,	national,	c. Ricci,	m. d.
GOLFE JUAN.	b. St-Louis,	français,	c. Jeanne,	sable
ID.	b. Ste-Réparate,	id.	c. Mangiapan,	id.
ID.	b. St-Jean,	id.	c. Barralis,	id.

(\*) Un vol. in-18, chez Garnier Frères.

NICE. b. *Napoléon III*, français, c. Cligny, m. d.  
 ID. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.  
 GOLFE JUAN. b. *Résurrection*, français, c. Ciaï, sable  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.

Départs du 31 Août au 6 Septembre 1867.

CETTE. b. g. *Caroline*, français, c. Vincent, fûts vides  
 MENTON. b. *St-Charles*, id. c. Hermieu, hoaille  
 STE-MARGUERITE. b. *N-D. de la Rose*, italien, c.

Dezeriga, corail  
 ID. b. *Louise*, id. c. Zerego, id.  
 MARSEILLE. b. *le Voilà*, français, c. Olivier, sur lest  
 ID. b. *St-Jean-Baptiste*, id. c. Cavazza, id.

FINALE. b. *Conception*, italien, c. Rosiano, id.  
 GÈNES. b. *St-Charles*, id. c. Calcagno, jarres  
 SANREMO. b. *Appolonie*, id. c. Cleri, m. d.

NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest  
 FINALE. b. *Conception*, italien, c. Rocca, m. d.  
 GOLFE JUAN. b. *Elan*, français, c. Ricord, sur lest

ID. b. *Volonté de Dieu*, id. c. Davin, id.  
 ONEILLE. b. *la Félicité*, italien, c. Ughès, m. d.  
 MENTON. b. *Jeune André*, français, c. Palmeri, chaux

NICE. b. *N-D. du Bon Conseil*, id. c. Fornari, sur lest  
 GOLFE JUAN. b. *Trois Amis*, id. c. Castillon, id.  
 ID. b. *Marie et Claire*, id. c. Julien, id.

NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest  
 GOLFE JUAN. b. *Volonté de Dieu*, français, c. Davin, sur lest

MENTON. b. *Jeune Elvire*, italien, c. Benza, m. d.  
 ID. b. *Marie Madeleine*, français, c. Simon, houille  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest

CASSIS. b. *Providence*, français, c. Dunan, id.  
 GOLFE JUAÉ. b. *Marin*, id. c. Arnulf, id.  
 ID. b. *Résurrection*, id. c. Ciaï, id.

ID. b. *Eveline*, id. c. Gabriel, id.  
 ID. b. *St-Jean*, id. c. Barralis, id.  
 VILLEFRANCHE. b. *St-Michel*, id. c. Isoard, id.

NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.  
 ID. b. *N-D. de l'Eau Sainte*, italien, c. Valgelata, charbon

ID. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest  
 GOLFE JUAN. b. *St-Réparate*, français, c. Mangiapan, sur lest

ID. b. *St-Jean*, id. c. Barralis, id.  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.  
 GOLFE JUAN. b. *St-Louis*, français, c. Jeanne, id.

MENTON. b. *Napoléon III*, id. c. Cligny, m. d.  
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest

En vente à l'imprimerie du Journal :

## MONACO ET SES PRINCES

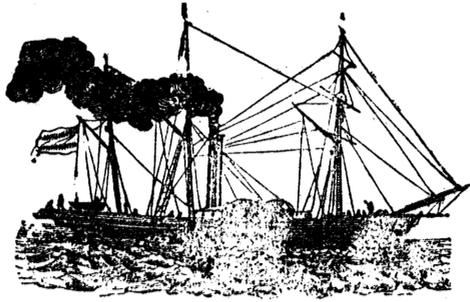
par HENRI MÉTIVIER.

Deux volumes grand in-8°, deuxième édition.

VOITURES pour la promenade et voyages. S'adresser à Sangeorges, rue de Lorraine, n° 11.

VOITURES pour la promenade et voyages. — S'adresser à Henri Crovetto, place du Casino.

# CORRESPONDANCE entre Nice & Monaco.



Les heures de départ des bateaux à vapeur sont fixées comme suit :

DÉPARTS DE NICE :

A 11 h. du m. et à 5 h. du soir.

DÉPARTS DE MONACO :

A 1 h. du soir et à 10 h. 1/2 du soir.

Depuis le 1<sup>er</sup> mai 1867 le service des Omnibus a lieu de la manière suivante :

## OMNIBUS ENTRE NICE & MONACO

DÉPART TOUS LES DEUX JOURS.

De Nice à 10 heures du matin ; — de Monaco à 8 heures du matin.

Bureaux : à Nice, boulevard du Pont-Neuf. — A Monaco, place du Palais.

## Omnibus entre Monaco & Menton

DÉPARTS DE MONACO :

DÉPARTS DE MENTON :

1 <sup>er</sup> départ 8 h. du m.	— 2 <sup>e</sup> départ 4 h. du soir.	1 <sup>er</sup> départ 10 h. du matin	— 2 <sup>e</sup> départ 4 h. du soir
3 <sup>e</sup> — 4 h. du soir.	— 4 <sup>e</sup> (du Casino) 10 h. soir.	3 <sup>e</sup> — 4 h. 1/2 du soir	— 4 <sup>e</sup> — 7 h. —

Prix des places : fr. 4 50 — à Monaco, place du Palais ; — à Menton au bureau des Messageries Impériales.

**M. ALBIN**, HORLOGER de Nice, venant le samedi de chaque semaine à Monaco, où il est appelé par les travaux de réparation et de remontage des pendules à l'établissement du Casino, s'empresse d'offrir ses services aux habitants de la Principauté et aux nombreux étrangers qui y séjournent.

M. ALBIN se charge de fournir dans le plus bref délai et aux meilleures conditions, tout ce qui concerne sa partie, ainsi que les objets en orfèvrerie et en bijouterie qu'on aurait à lui demander.

S'adresser pour les réparations et les achats à l'Hôtel de Paris, à Monte Carlo, et au concierge du Casino.

## CAFÉ RESTAURANT DE STRASBOURG

TABLE D'HÔTE ET CHAMBRES MEUBLÉES.

BIÈRE SUPÉRIEURE EN GROS ET EN DÉTAIL  
 Cervelas, Choucroûte et Pâté de foie d'oie de Strasbourg.

JAMBOIS,

Route de Menton, en face le Casino.

**HOTEL D'ANGLETERRE**, Avenue de Monte Carlo, près le Casino.

**HOTEL DES ÉTRANGERS**, tenu par Ange Gaziello. Quartier du Port, à la Condamine.

**HOTEL DE FRANCE**, rue du Tribunal et rue de Carnes. — Table d'hôte et pension.

**CAFÉ ET RESTAURANT** tenu par J.-B. BARBERA. Déjeûners à 2 fr. et Diners à 2 fr. 50. — Pension.

# Bains de Mer de Monaco.

SAISON D'ÉTÉ 1867.

La rade de MONACO protégée par ses promontoires est une des plus paisibles de la Méditerranée. La chaleur y est toujours tempérée par les brises de mer. Le fond de la plage, comme celui de TROUVILLE, est garni d'un sable fin d'une exquise souplesse au contact. CABINES élégantes et bien aérées.

BAINS d'EAU DOUCE et BAINS de MER CHAUDS.

Le CASINO de MONTE CARLO, en face de la mer, offre à ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établissements des bords du Rhin, WIESBADEN et HOMBURG. — NOUVELLES SALLES DE CONVERSATION et de BAL. — CABINET de LECTURE, où se trouvent toutes les publications Françaises et Etrangères. — CONCERT l'après-midi et le soir. Orchestre d'élite.

Le TRENTE-ET-QUARANTE se joue avec le DEMI-REFAIT, et la ROULETTE avec UN SEUL ZÉRO.

GRAND HOTEL DE PARIS, à côté du CASINO. Cet Hôtel, l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. BEAUX APPARTEMENTS. Magnifique SALLE A MANGER. SALON de RESTAURANT et CAFÉ. CABINETS PARTICULIERS. — CUISINE FRANÇAISE.

La ville et la campagne de MONACO renferment des HOTELS, des MAISONS PARTICULIÈRES et des VILLAS, où les familles étrangères trouvent des logements à des prix modérés. — STATION TÉLÉGRAPHIQUE.

Le nouveau et superbe bateau à vapeur le CHARLES III, fait le service des Voyageurs entre NICE et MONACO plusieurs fois par jour en trois quarts d'heure.

On se rend de PARIS à MONACO par le chemin de fer de la Méditerranée en vingt-trois heures ; de LYON en seize heures ; de MARSEILLE en six heures.